

Hypnose et fascination collective

Thierry Lamote, Arthur Mary

▶ **To cite this version:**

Thierry Lamote, Arthur Mary. Hypnose et fascination collective : métapsychologie des processus d'adhésion à la scientologie – l'envers du discours psychanalytique. Topique : La psychanalyse aujourd'hui [Revue freudienne], 2010, 112, pp.143-160. 10.3917/top.112.0143 . hal-01504935

HAL Id: hal-01504935
https://hal.science/hal-01504935

Submitted on 14 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hypnose et fascination collective : métapsychologie des processus d'adhésion à la scientologie – l'envers du discours psychanalytique

Thierry Lamote et Arthur Mary

Dans le discours des anciens adeptes de l'Église de Scientologie, la comparaison de la thérapeutique vendue par la secte avec la cure psychanalytique est celle qui revient le plus souvent, à la façon d'une ritournelle rassurante qui donne ses assises à la parole. Elle vient fonctionner comme un point de repère : après la traversée d'une expérience qui reste longtemps profondément énigmatique, elle pose les interlocuteurs à l'abri de référents communs – d'un grand récit que tous pourraient partager. Ron Hubbard, le fondateur, n'alimenta-t-il pas lui-même l'équivoque lorsqu'il évoqua, dès son premier livre, la possibilité d'installer le patient dans un divan avant d'entamer les séances de thérapie[1] ? La simple mise en présence de deux personnes, dont l'une, confortablement installée, raconte les événements douloureux de son passé à l'autre, ne suffit pourtant pas à conclure que nous aurions à faire à une variante de la cure analytique : l'opération analytique n'est pas qu'une question de scénographie. D'autant que ce qui se reflète de la psychanalyse dans les thérapies proposées par ce mouvement sectaire projette une ombre épaisse sur les processus qui s'y jouent.

L'un de nous a déjà eu l'occasion de montrer ailleurs ce qui distingue la doctrine élaborée par Ron Hubbard de la théorie psychanalytique [2] : la Dianétique et la Scientologie, les deux versants de la doctrine hubbardienne, n'ont pas été inspirées par la psychanalyse proprement dite, mais par les principes de la thérapie cathartique inventée par Joseph Breuer. Ce sont les présupposés

1. Hubbard, L.R., *La Dianétique : La puissance de la pensée sur le corps*, Copenhague, New Era Publications International ApS, 2003.

2. Lamote, T., L. Ron Hubbard : Portrait de l'Artiste en paranoïaque, thèse de doctorat nouveau régime, Psychanalyse et psychopathologie, 2009, Université Paris 7-Denis Diderot, p. 521.

Topique, 2010, 112, 143-160.

théoriques de Breuer, et non de Freud, qui sont en effet venus nourrir le délire de Ron Hubbard lorsque sa psychose se déclencha à l'orée des années 1940. Nous allons ici nous intéresser au « discours » scientologue, au sens que Lacan donna à ce terme [3], c'est-à-dire aux modalités du lien social qui soutient et organise les relations entre les sujets qui s'engagent dans ce mouvement sectaire dont le cœur, le centre pulsatif, reste la thérapie qui est dispensée aux adeptes – puisque c'est par elle, nous dit Mona Vasquez, une ancienne scientologue, que l'adepte devient « accro » [4] à la secte.

L'analyse précise de son cadre thérapeutique nous permettra de voir que ce qui impulse sa dynamique de départ aux processus d'adhésion à la Scientologie, c'est, à l'orée du parcours des adeptes, la rencontre d'une incarnation consistante de l'Idéal du moi – cette instance que l'ensemble du protocole analytique vise à contourner. Nous verrons alors ce qui fait la spécificité de l'opération analytique, et qui la protège, même lorsque l'expérience atteint l'intensité dont témoigne le journal tenu par É. Geblesco lors de son analyse de contrôle avec Lacan [5], des dérives auxquelles s'exposent les sujets qui s'engagent en Scientologie, à savoir : le transfert, tel qu'il est utilisé dans la cure analytique.

LE « PONT VERS LA LIBERTÉ TOTALE »

Le parcours initiatique dense et complexe de la Scientologie (nommé « Pont vers la liberté totale »), est clairement balisé dans un document aisément disponible qui en offre une vue d'ensemble presque exhaustive. L'avancée sur le Pont s'y répartit en deux colonnes dans lesquelles sont précisés les détails de deux cursus synchrones dans lesquels s'engage chaque scientologue : « La colonne de droite, résume Arnaud Palisson, dénommée *Audition*, répertorie les différents degrés qui conduisent au zénith scientologique. Chacun de ses échelons consiste en une partie théorique – qui révèle certains aspects de la doctrine de L. Ron Hubbard – suivie d'une application pratique, dans le cadre des séances d'audition. La colonne de gauche, intitulée *Entraînement*, liste les matériaux théoriques, dénommés « niveaux d'Académie », comprenant la quasi-totalité de la pensée hubbardienne nécessaire pour devenir soi-même auditeur et pour se hisser dans cette hiérarchie » [6]. Seule la colonne de droite va pour l'instant nous

---

3. Lacan, J., *Le séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse,* Paris : Seuil, 1991.

4. Vasquez M., *Et Satan créa la Secte, Mémoires d'une rescapée*, Toulouse, Messages, 2004, p. 23.

5. Geblesco, É., *Un amour de transfert : Journal de mon contrôle avec Lacan (1974-1981)*, Paris, Epel, 2008.

6. Cette technique ingénieuse d'une double progression qui incite l'adepte à prendre rapidement une part active au processus, outre qu'elle augmente les coûts de l'initiation, expose l'adepte, selon Palisson, à passer de la position de victime d'une « escroquerie aggravée » à celle de complice. Cf. Palisson, A., *Grande enquête sur la Scientologie*, Lausanne : Favre, 2003.

intéresser : celle qui décrit le processus d'audition proprement dit. Qu'est-ce qu'une audition ? Disons-le en une première approximation : c'est une sorte de psychothérapie.

Pour nous y retrouver dans ce parcours fourmillant de grades et de niveaux, empruntons à Palisson la distinction artificielle (puisqu'elle n'existe pas dans la doctrine) qu'il a proposée entre « audition dianétique » et « audition scientologique » : l'audition dianétique vise à décharger les engrammes, c'est-à-dire les traces d'événements douloureux qui réduisent le potentiel du « Mental analytique » (équivalant à peu près au « conscient » de la première topique freudienne), en remontant la « piste du temps » de l'audité jusqu'à son premier engramme, le « basique-basique », situé bien avant la naissance. L'objectif principal de ce premier temps du parcours est d'amener l'audité à l'état de « Clair » (que Ron Hubbard décrivait comme « un être humain en bonne santé et au QI élevé »). L'audition scientologique s'effectue immédiatement après ce premier temps du trajet sur le *Pont vers la liberté totale*. Lors de cette seconde étape sur la voie royale menant à la « liberté totale », l'adepte est engagé à parcourir à rebours ses infinis cycles de vie jusqu'à l'« Incident Un » (survenu il y a soixante-quinze millions d'années), de façon à se débarrasser des esprits parasites qui paralysent l'immense potentiel du « Thétan », le pur esprit, éternel et tout-puissant, endormi en chacun de nous – le but ultime étant d'atteindre, via la libération totale du Thétan, l'état de « Thétan Opérant » (OT). Tout au long de son chemin initiatique, l'adepte en passe par trois modalités d'auditions : il commence par des « intensives », c'est-à-dire des tranches de douze heures et demie d'auditions délivrées par un permanent de la secte, un membre du « staff » qui est généralement un adepte plus avancé ; il complète ensuite cette première étape par des séances de « co-audition » : à savoir des auditions réciproques avec un autre adepte de même niveau, un pair nommé « jumeau » ; puis viennent les séances d'audition sans auditeur : l'« audition solo », qui s'adresse aux adeptes confirmés. Que nous indique cette configuration ternaire ? Permet-elle de confirmer l'hypothèse de J.-M. Abgrall lorsqu'il dit de ce qu'il nomme les « Sectes Coercitives » qu'elles tirent leur dynamique du principe selon lequel « le moi groupal prend la place du moi des participants, en même temps que l'image paternelle du gourou prend la place de l'idéal du moi de chacun des adeptes »[7] ? Nous ne le pensons pas : le médecin, en réalité, nous donne ici une version approximative des processus métapsychologiques en jeu, non pas dans la « Secte Coercitive », mais dans ce que Freud nommait la « foule psychologique », ou la « foule primaire » – c'est-à-dire la foule ordinaire.

7. Abgrall, J.-M. (1996), *La mécanique des sectes*, Paris, Payot, 2000, p. 89.

IDENTIFICATION ET FASCINATION AMOUREUSE : LE LIEN SOCIAL ET SES ACCIDENTS

La thèse freudienne est bien connue : pour qu'un rassemblement d'individus se structure et se consolide en une « foule psychologique » [8], il est nécessaire, dans un premier temps, qu'un « objet extérieur » au groupe vienne soutenir auprès de chacun de ses membres l'illusion de posséder l'objet de son désir, tout en venant simultanément occuper pour tous la place de l'idéal auquel chacun aspire. Il faut en somme que cet objet extérieur parvienne à réunir et à confondre en sa personne à la fois l'« objet du Moi » – l'objet perdu, l'« agalma » [9] introuvable et inlocalisable dont l'absence cause le désir des sujets – et l'« Idéal du Moi », c'est-à-dire l'instance par laquelle sont tracées les coordonnées du point idéal qui polarise le désir inconscient de chacun. Lorsqu'est apparu cet objet apte à remplacer l'Idéal du Moi de chaque individu de la foule, il se produit alors, en un temps second, ce qui en est la conséquence directe : les membres du groupe se lient entre eux par « identification de leur propre moi » [10]. Quel type de lien unit chaque membre du groupe à cet objet extérieur ? Un lien d'amour, nous dit Freud : un lien libidinal qui se doit d'être distingué de celui qui soutient les mécanismes de l'identification.L'identification, dont Freud rappelle qu'elle est « la forme la plus primitive de l'attachement affectif » [11], survient bien avant l'Œdipe, en amont de l'attache- ment libidinal au premier objet. Mue par la pulsion orale dont elle conserve la teinte à la fois érotisée et agressive, elle consiste à «*se faire boulotter*» [12], disait Lacan : elle tend donc à s'incorporer certains traits prélevés à l'objet. Un symptôme commun ou un objet partagé peuvent suffire à réunir les sujets en une jouissance commune, et ainsi leur fournir les traits suffisants pour soutenir cette forme primitive de l'attachement affectif. Quoiqu'il en soit, dans l'identifica- tion, « le *moi*, écrit Freud, s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci […] par introjection » [13]. Il en va bien autrement de la relation d'amour qui attache les membres du groupe à celui qui est venu incarner leur Idéal du Moi : loin de s'enrichir des qualités de l'objet, c'est ici le Moi de chacun qui « est appauvri, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui » [14].

---

8. Freud, S., « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1986, p. 120.

9. Lacan, J., *Le séminaire, Livre VIII, Le transfert,* Paris, Seuil, 2001, p.165 ; 167-182.

10. Freud, S., « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, *op.cit.,* p. 141.

11. *Ibid*., p.128 ; 129.

12. Lacan, J., *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 178.

13. Freud, S., « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, *op.cit.,* p. 137.

14. *Ibid*.

Pourquoi le moi s'enrichit-il dans le mécanisme primitif de l'identification, tout en s'appauvrissant dans celui, plus élaboré, de l'amour ?

L'amour renvoie à deux tendances libidinales. Les unes, dites « libres », s'inscrivent dans le « courant sensuel » et cherchent une « satisfaction sexuelle directe » [15] : il s'agit de l'amour au sens le plus commun, celui dont la visée essentiellement sexuelle lui permet de s'éteindre dès que la satisfaction est réalisée. Les autres, les « tendances entravées », relèvent en revanche du « courant tendre » : si elles se retrouvent à l'état brut dans des cas très particuliers (« l'amour poétique de l'adolescent » [16], par exemple), ce sont également elles qui permettent la persistance de l'amour « même dans les intervalles où on n'[éprouve] pas de besoin sexuel » [17]. L'« amour véritable », quant à lui, n'étant ni uniquement sensuel, ni strictement tendre, procède du juste équilibre des deux tendances. Dans cette dernière forme d'amour, si « l'objet aimé se trouve […] soustrait à la critique » [18], c'est parce qu'il « est traité comme le propre moi du sujet et que dans l'état amoureux une certaine partie de la libido narcissique se trouve transférée sur l'objet » [19] : l'objet incarne ici l'idéal auquel aspire le moi, ce qui fait qu'au fond, ce qu'on aime dans cet objet, c'est essentiellement ce que l'on y a mis – ce à quoi l'on est le plus attaché puisqu'il s'agit d'un peu de soi-même. Nous voyons déjà ici par quel biais le sujet, même dans l'amour véritable résultant d'un juste dosage entre tendresse et satisfactions sexuelles, tend à s'appauvrir en faveur de l'objet : par le mécanisme courant de l'idéalisation, qui vient vampiriser une part de la libido narcissique. Que se passe-t-il quand aucun dérivatif sexuel ne s'offre aux partenaires – comme c'est le cas, par exemple, entre la communauté des égaux et le meneur qui en assure la cohésion ? Ce bridage aussi bien du narcissisme que de la jouissance sexuelle n'est, au fond, que l'écot payé par les sujets à la civilisation qui les abrite : il participe ainsi de ce renoncement à la jouissance nécessaire au développement de la culture – à laquelle il ne nuit donc pas *en soi*. Mais il peut aussi arriver, dans certaines circonstance dramatiques, que l'absence prolongée et radicale d'exutoire sexuel, amplifiant l'idéalisation de l'objet, expose le moi à se ratatiner jusqu'à l'effacement, « tandis que l'objet devient de plus en plus magnifique et précieux, [attirant] sur lui tout l'amour que le moi pouvait éprouver pour lui-même » [20]. Le processus peut ainsi aller jusqu'au « sacrifice complet du moi » [21], lequel n'hésitera pas alors à se rendre coupable des pires transgressions pour complaire à son objet d'amour. Ici, nous ne sommes toutefois plus dans le cadre de ces relations

15. *Ibid*., p. 134.
16. *Ibid*., p. 136.
17. *Ibid*., p. 134.
18. *Ibid*., p. 136.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*

ordinaires que Freud nomme « amour véritable » : nous avons déjà basculé dans des formes extrêmes de capture amoureuse qui relèvent de la fascination, laquelle est proche des phénomènes d'hypnose que nous aborderons dans un instant. En guise d'apologue, illustrons cette synthèse des conceptions freudiennes du lien social par l'exemple d'une célèbre foule avec meneur, a priori non sectaire (quoique ce dernier point puisse prêter à discussion !) : le cas de la multinationale Enron.

ENRON – UN EXEMPLE DE FASCINATION COLLECTIVE

Enron est surtout connue comme « la plus grande faillite ayant eu lieu en Amérique » [22]. On a tous encore en tête les images de ses employés hagards, à qui l'on avait accordé une demi-heure pour vider leurs bureaux, errant çà et là au pied de l'immense immeuble de l'entreprise. En vingt-quatre jours, cet immense édifice financier s'était effondré comme un château de cartes – laissant s'évaporer près de soixante-dix milliards de dollars d'actifs. Jusqu'en 1990, pourtant, ce géant de l'énergie eut une carrière brillante et discrète. C'est cette année-là que les choses changèrent, lorsque l'entreprise texane de négoce et de distribution de pétrole et de gaz souhaita dématérialiser son activité traditionnelle pour se lancer dans des opérations boursières sophistiquées. Pour organiser ce virage vers la haute finance, Ken Lay, son Président, embaucha un certain Jeffrey Skilling, auquel il confia les commandes d'Enron Finance Corporation, la nouvelle branche financière du groupe. L'entreprise, dès lors, sous la houlette de son nouveau mentor, s'envolera vers les cimes dématérialisées de la haute finance : elle se libérera du corset des règles qui régissent habituellement la comptabilité des entreprises pour devenir un pur « fantasme comptable » : un être chimérique, une immense manipulation de chiffres échappant à toute donnée vérifiable, au cœur de laquelle nombre d'entités [23], virtuelles et gloutonnes, bricolées par Andrew Fastow, le directeur financier d'Enron, absorbaient et digéraient sans relâche les énormes déficits de l'entreprises. Pendant dix ans, les pertes colossales d'Enron échappèrent à toutes les instances de vigilance. Comment les meilleurs analystes, les journalistes les plus réputés et les cabinets d'audit les plus respectés purent-ils, durant toute une décennie, laisser gonfler une telle bulle financière ? Disons-le avec Freud : parce que Skilling, comme le chef freudien, généra immédiatement sur l'ensemble des protagonistes du drame des phénomènes, non pas d'identification, mais de fascination.

---

22. Gibney, A., *Enron*, Paris : Metropolitan Filmexport, 2006.

23. Nommées, en langage comptable, «*Special Purpose Entities*», ou «*S.P.E.* ». Cf. Frugger, J., *Faux et usages de faux : Enron, le krach de la confiance*, Paris, Editions Arnaud Franel, 2002, p. 39.

Dans son essai intitulé *Le sexe et l'effroi*, Pascal Quignard souligne que le latin *fascinus* traduit le *phallos* des Grecs. La fascination qu'exerce Skilling sur les salariés, la jouissance fascinante du meneur, sidère, paralyse, subjugue, capture ceux qu'elle soumet. « Le *fascinus*, nous dit Quignard, arrête le regard au point qu'il ne peut s'en détacher »[24].

Dès son arrivée, Skilling souleva l'enthousiasme des salariés : « l'excitation était évidente, explique Amanda Martin-Brock. Vous n'imaginez pas à quel point on était fiers d'être là ! Nous avions un chef qui nous donnait tellement confiance en nous ! » Nul doute qu'il occupa adéquatement la place de l'idéal du moi de chaque membre d'Enron : apparaissant en couverture de nombreuses revues prestigieuses, il était non seulement la figure idéale que s'arrachait le monde des nouvelles économies, mais il était en outre celui qui avait eu *la* bonne idée, comme il aimait à le rappeler – il était l'unique, le seul qui possédât le secret de la réussite financière. Il conjoignait ainsi les perspectives de l'idéal du moi donnant corps au désir de chacun, avec celle de l'objet (*la* bonne idée) qui pouvait combler les actionnaires. Nul doute non plus que de puissantes identifications lièrent entre eux les membres de l'entreprise : tous exhibaient, dans un style uniforme (Porsche, vêtements de marque et restaurants de luxe), l'image de la réussite qu'incarnait leur chef. Grâce aux tours de passe-passe comptables de Fastow, le cours des actions d'Enron s'envolait, ce qui contribua à gonfler un peu plus la *confiance en eux* des salariés, réunis dans la jouissance commune des bienfaits apportés par leur chef, et à asseoir confortablement la légitimité de Skilling auprès des médias et des partenaires de l'entreprise. Tout ce contexte était propice à donner consistance à ce qui ne pouvait qu'apparaître comme un fait : Skilling savait ce qui était bon pour Enron. Il était le *deus ex machina* du miracle financier – l'alchimiste qui transformait les idées brutes en valeurs boursières. Mais cette place d'idéal est une position dangereuse pour qui s'y laisse installer. De là, en effet, celui à qui l'on suppose un savoir s'expose à la tentation contre laquelle Freud mettait en garde les médecins : celle de tenir « le rôle de prophète, de sauveur d'âme »[25]. Lorsque le meneur se met à adhérer au signifiant qui le représente, lorsque n'est pas maintenu un écart minimal entre l'objet agalmatique, l'idéal du groupe, et la figure en laquelle le groupe tend à les additionner, le risque est en effet pour celle-ci de se mettre à vouloir incarner le moi idéal – qui peut se présenter sous les auspices du prophète. N'est-ce pas ce qui se produisit pour Jeffrey Skilling, aux alentours de 1999 – au moment où les choses se mirent à mal tourner pour l'entreprise ? Tout indique qu'il adhéra alors à son personnage, collant à son entreprise au point d'en faire une extension de son être : « Je suis Enron », dira-t-il volontiers durant cette période. « Il a été comme un prophète », précise encore Mme Martin-Block, en une sorte d'écho

24. Quignard, P., *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994, p. 11.
25. Freud, S., « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, *op.cit.*, p. 223.

aux mises en garde freudiennes. À mesure qu'il devint réellement « Enron », le « prophète » Skilling se fit également de plus en plus féroce : la fascination se teinta brutalement d'angoisse et les salariés se mirent à le craindre. Un ancien courtier, par exemple, qui confia au journaliste Jacques Frugger la terreur qui le tétanisait lorsqu'il devait participer à certaines réunions présidées par Skilling, se dit « frappé par l'extrême intelligence de ce diplômé de Harvard, sa mémoire, sa vivacité d'esprit, sa dureté surtout ! Un homme sans pitié, prêt à vous achever au moindre signe de faiblesse »[26].

Nous voyons à cet exemple les faiblesses de l'hypothèse du Dr Abgrall : les formes coercitives du lien social sont moins liées à l'installation d'une figure de l'autorité en place d'idéal du moi, qu'aux dérives auxquelles expose cette position glissante – lorsque le sujet qui s'y est laissé porter par une communauté cesse de *représenter* l'idéal et l'objet manquant pour prétendre les réaliser. Une telle situation peut se déduire des éléments que l'on trouve à l'orée du mouvement scientologue, lorsque la figure éminente du fondateur, L. Ron Hubbard, se prit pour ce que ses premiers adeptes cherchaient en lui – l'omnisciente figure du découvreur de la seule « science du mental ». Mais qu'en est-il actuellement pour l'adepte qui s'engage dans la secte ? Qui, de nos jours, dans l'Église de Scientologie, est supposé donner consistance à l'Idéal du Moi, puisque le *leader* de l'organisation est décédé il y a plus de vingt ans ? Voyons cela en revenant au premier temps de l'initiation scientologique : celui des auditions dites « intensives ».

LA « RÊVERIE DE DIANÉTIQUE » ET L'OMBRE DU PÈRE PRIMITIF

Les séances d'audition avec auditeur sont calquées sur la méthode cathartique de Breuer et Freud : elles visent, après avoir mis le « Préclair » (l'adepte qui entame son parcours dans la secte) en état de « rêverie de dianétique »[27], à l'amener, par des questions précises et orientées, à revivre en séance les événements douloureux de sa « piste du temps », des plus récents jusqu'aux plus anciens. Ce parcours est très scrupuleusement balisé, puisque Hubbard nous assure que la Dianétique, en tant que « science qui vient se placer au côté de l'ingénierie »[28], possède des outils techniques de haute précision, capables notamment de « faire avancer le préclair minute par minute »[29] le long de sa piste du temps. L'auditeur s'appuie, nous apprend le Dr Abgrall, sur « une série de questions définies pour chaque séance selon un programme préétabli » : la parole, en Scientologie, n'est donc pas libre – le jeu des signifiants y est ferme-

26. Frugger, J., *Faux et usages de faux : Enron, le krach de la confiance*, *op.cit.*, p. 67.

27. Cf. Hubbard, L.R., *La Dianétique : La puissance de la pensée sur le corps*, *op.cit.*, p. 213-215, 256-259.

28. *Ibid.*, p. 291.

29. *Ibid.*, p. 286.

ment contraint par des procédures qui semblent brider le dévoilement de l'inconscient. Ce contexte hautement standardisé parvient-il pour autant à réduire l'inconscient au silence ? Pas complètement, bien entendu : quelque chose s'y révèle quand même. Répondant à l'ordre qui leur est fait de régresser jusqu'aux étapes les plus précoces de leur existence, tous les Préclairs sont tenus de revivre en séance d'« audition » la vie embryonnaire infernale qu'on leur dit avoir vécue dans l'utérus maternel. Certains d'entre eux auraient même le talent de connaître ce « phénomène très intéressant » [30] que Ron Hubbard appela le « rêve spermatique » [31] : régressant jusque dans des périodes bien antérieures à sa fécondation, il arrive que l'« Homo Novis » [Sic] scientologue se sente quelques instants flotter, bienheureux, dans les canaux compliqués des bourses paternelles – loin des tracasseries du désir et des violences de la procréation sexuée. Comment expliquer ces phénomènes spectaculaires ? Intéressons-nous à ce qui forme le cœur du processus : le fameux état de « rêverie de dianétique ».

Dans cette interminable digression, ce grand bric-à-brac confus et répétitif, qu'est *La Dianétique*, Hubbard revient à plusieurs reprises sur cette question de la « rêverie de dianétique » – généralement pour tenter de la distinguer de l'hypnose et de la suggestion. «*Ce n'est pas de l'hypnotisme*» [32], assène-t-il ainsi en appuyant son propos par l'usage de l'italique, avant d'insister, en un argumentaire buté et tautologique : « Cela n'a rien à voir avec l'hypnotisme » [33]. Ce n'est « qu'une étiquette pour donner au patient l'impression que son état a été modifié » [34], nous précise-t-on en note de bas de page : une ruse thérapeutique, en quelque sorte, visant à tromper le « patient » pour son bien. Pour autant, l'état de relaxation dans lequel il s'agit de plonger l'audité « correspond bien à un état hypnotique », nous affirme Arnaud Palisson – ce que confirment, poursuit-il, « les techniques utilisées pour plonger le préclair en rêverie puis pour l'en sortir »[35]. La méthode décrite par Hubbard en divers endroits de son texte ne laisse en effet pas de doute : depuis la posture confortable de l'audité, jusqu'à l'injonction finale qui lui est faite pour annuler les effets et les souvenirs de l'expérience, en passant par la demande de regarder un point situé vers le haut et l'exigence pour l'agent de la séance de prendre une « voix douce et agréable »[36], c'est bien tout l'attirail de l'hypnose qui est mobilisé en guise de technique inédite. La question n'est donc pas de se demander s'il s'agit bien d'hypnose, mais de tenter de voir ce qui se joue dans ce face à face entre l'hypnotiseur et sa victime.

---

30. *Ibid.*, p. 375.
31. *Ibid.*
32. *Ibid.*, p. 256.
33. *Ibid*., p. 256.
34. *Ibid.*, p. 213.
35. Palisson, A., *Grande enquête sur la Scientologie*, *op.cit., p. 118.*
36. Hubbard, L.R., *La Dianétique : La puissance de la pensée sur le corps*, *op.cit.*, p. 256, 258-259.

Freud fait de l'hypnose une situation équivalente à l'état amoureux, à ceci près que, en raison de l'« absence complète de tendances orientées vers des buts sexuels libres » [37], toutes les particularités de l'état amoureux y « apparaissent avec plus de netteté et de relief ». L'hypnose, en d'autres termes, est « une formation collective à deux », une situation extrême de capture amoureuse qui permet un accès privilégié à un élément isolé de la « structure compliquée d'une foule » : « L'attitude de l'individu, faisant partie d'une foule, à l'égard du meneur » [38]. Le lien unissant l'hypnotisé à l'hypnotiseur est ainsi du même ordre que celui qui attache l'homme de la foule au chef : l'hypnotiseur colle donc à l'idéal du moi de l'hypnotisé après en avoir absorbé l'objet. Or l'occupation de cette place ne peut guère être anodine : elle n'est jamais sans conséquence pour les deux partenaires de la situation. Tout d'abord parce que l'Idéal du Moi est l'instance qui a en charge « l'exercice de l'épreuve de réalité » [39], nous dit Freud : occuper cette place revient donc à s'en accaparer toute la trame. Ensuite parce que l'instance de l'Idéal du Moi, surgie au terme de la problématique oedipienne, emporte toujours avec elle quelque réminiscence de la haute densité affective de ses origines – l'ombre du père féroce fantasmé par le jeune enfant pour précipiter la résolution de ce temps conflictuel contamine toujours, peu ou prou, celui qui prétend s'y laisser inscrire. Tirons quatre conséquences des spécificités de la thérapie dianétique. Pour commencer, le premier effet notable de la rêverie de dianétique, directement lié à ces origines oedipiennes de l'Idéal du Moi, est l'effarante facilité avec laquelle l'audité répond à l'ordre qui lui est donné par l'auditeur, cette instance paternelle ambiguë (tantôt douce, tantôt sévère), de ramener les souvenirs les plus vifs de son nébuleux passé intra-utérin : « Pour le bénéfice de celui qui prend la place du père, disait Lacan, on se remémore les choses jusqu'à la lie » [40]. La deuxième conséquence de cette rencontre, liée à l'amalgame entre l'auditeur et l'Idéal du Moi, est l'indice de vérité qui ne peut manquer d'entacher tous les fantasmes dont le contexte de l'audition autorise l'étalage obscène : il n'y a en effet « [r]ien d'étonnant si le moi considère une perception comme réelle, lorsque l'instance psychique, chargée de soumettre les événements à l'épreuve de réalité, se prononce pour la réalité de cette perception » [41]. La troisième conséquence provient des modalités techniques et des partis-pris doctrinaux à partir desquels s'organisent les séances d'audition. En raison des principes d'instabilité qui régissent le fonctionnement de la secte et qui imposent un jeu de permutations permanent et imprévisible des auditeurs et

37. Freud, S., « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, *op.cit.*, p. 138.

38. *Ibid*., p. 139.

39. *Ibid*., p. 138.

40. Lacan, J., *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op.cit.*, p.49.

41. Freud, S., « Psychologie collective et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, *op.cit*.

des audités, aucune stabilité n'existe qui serait susceptible de favoriser entre eux un lien durable de type transférentiel. Ce mouvement perpétuel, qui touche l'ensemble de l'organisation au point d'en contaminer tout le fonctionnement, ne permet en aucun cas à quelque auditeur que ce soit de parvenir à s'inscrire comme idéal du moi d'un groupe de sujets. Ces mécanismes innombrables et subtils par lesquels la secte est parvenue à éradiquer l'instance de l'idéal du moi – et plus largement du tiers – ne justifient-ils pas que l'on s'interroge sur la possibilité même de l'émergence du lien social dans l'Église de Scientologie ? Concluons ce paragraphe sur les auditions avec auditeur par un quatrième effet que l'on peut déduire des principes généraux régissant la thérapie dianétique, et qui prolonge la précédente conséquence, à savoir, l'impossibilité méthodiquement organisée que s'instaure le transfert entre auditeur et audité – nous allons en reparler dans un instant.

Les processus métapsychologiques en jeu dans l'Église de Scientologie n'ont donc pas simplement pour conséquence, contrairement à ce que l'on croit naïvement, de soumettre l'adepte, sinon à la « toute-puissance » du gourou (Hubbard, rappelons-le, est mort en 1986), du moins au pouvoir et à l'autorité de sa hiérarchie, puisque tout est mis en place pour abraser l'instance (l'Idéal du Moi) dont s'autorise toute autorité. Loin de la fascination pour le chef qui présida aux dérives tyranniques d'Enron, ne voit-on pas poindre ici, au contraire, un processus en trois temps qui, en engageant l'adepte à se passer progressivement du tiers venu momentanément occuper la place de l'Idéal du moi (l'auditeur scientologue), aboutit au final non seulement à évacuer toute figure de l'autorité, à annihiler toute altérité au profit du même (co-auditing), mais également à rendre inutile toute domination d'un sujet sur un autre grâce à l'intériorisation surmoïque des exigences de la secte (audition solo) ?

L'ÉVACUATION DU TIERS ET LE RÈGNE DU SURMOI

Une fois engagé sur le Pont, l'adepte est happé : il est tenu d'aller de l'avant. Toute une série de mécanismes contraignants rendent obligatoire la progression sur le *Pont*. Pour commencer, chaque adepte est soumis à ce rappel permanent des « risques pour la santé en cas d'arrêt même provisoire » [42]. À cela s'ajoute ce tropisme scientologue qui consiste à voir dans toute stagnation : soit une preuve que l'adepte cache certaines choses, et l'on considère dans ce cas qu'il fait des « retenues » ; soit l'indice qu'il n'a pas appliqué la *Tech* de façon standard, auquel cas il s'est rendu coupable de l'infraction de « Tech verbale » – l'un et l'autre motifs de stagnation étant de toute façon passibles de mesures sévères par les instances policières de l'orthodoxie scientologue, les comités

42. Ariès, P., *La Scientologie : laboratoire du futur ?*, Lyon, Golias, 1998.

d'« Éthique ». Pour s'assurer, à la fin de chaque séance, que l'adepte a bien fait les « gains » attendus, il lui est demandé d'« aller voir l'exam » (l'examinateur) qui « attestera » sa réussite, validant de cette façon chaque étape du parcours. Nous voyons, à ce maillage tatillon du parcours sur le Pont, la configuration générale qui permet d'augmenter les pouvoirs de l'hypnose, et par laquelle le *Préclair* est rendu d'autant plus réceptif aux suggestions de son auditeur. Ce réseau panoptique de surveillance, soutenu et orienté par la nécessité doctrinale de parcourir les étapes les plus précoces de sa vie, organise un contexte favorable aux régressions topiques de l'adepte : il lui faut impérativement, sous peine de stagner et de s'exposer aux mesures d'*Éthique*, « retrouver les paroles entendues lorsqu'il était encore dans le ventre de sa mère », revivre, « avec l'intensité donnée par les cinq sens », « les disputes de ses parents, leurs projets d'avortement, etc. »[43]. Admettons donc qu'il y ait bien, dans ce premier temps de l'audition qui soumet l'adepte à l'influence suggestive de son auditeur, une « contrainte »[44] puissante et polymorphe exercée directement par la secte, qui « [prive] le sujet du reste de son libre-arbitre et de sa faculté de dissimuler »[45]. Doit-on pour autant envisager la « mécanique des sectes »[46] uniquement sous cet angle, c'est-à-dire comme une manipulation mentale savamment orchestrée ? Peut-on considérer que l'adepte s'engage sur le *Pont* uniquement mû par ce système de contraintes externes : les innombrables rouages de l'appareil de domination scientologue dont nous venons de repérer les principaux éléments ? Que faire, alors, de l'audition solo – la pointe du processus ? Revenons aux premiers pas sur le *Pont vers la liberté totale*.

Avant d'entamer les séances d'audition, l'adepte est appelé à s'adonner à divers exercices menant à des états dits de « conscience altérée », propices, comme on le sait, à rendre poreuses les barrières du refoulement : citons-en deux parmi de nombreux autres. Le «*Rundown* de purification », tout d'abord, qui est présenté comme l'étape préalable obligatoire d'assainissement du corps sans lequel il serait vain de s'attaquer au mental. Cette purification génère, d'un côté, un certain « bien-être […] lié à l'augmentation de la sécrétion d'endorphines, en réponse à l'hyperthermie »[47] [3], mais entraîne d'un autre côté à la fois des troubles de la vigilance, de l'agitation et des états confusionnels. Et les « Procédés objectifs », qui se présentent comme une série d'exercices répétitifs extrêmement déréalisants[48], et dont les effets les plus fréquents et les plus specta-

43. *Ibid*., p. 294-295.
44. Cf. Abgrall, J.-M. (1996), *La mécanique des sectes*, *op.cit*.
45. *Ibid*.
46. *Ibid*.
47. *Ibid*., p. 245.
48. Notamment « L'exercice du mur », dont Ariès nous dit qu'il « consiste à obéir rapidement à une série de commandements : "Debout", "Regarde ce mur", "Bien", "Marche jusqu'à ce mur", "Touche ce mur", "Bien", "Retourne-toi", "Regarde ce mur", "Marche jusqu'à ce mur", etc. Cet exercice peut durer des heures ». Cf. Ariès, P., *La Scientologie : laboratoire du futur ?*, *op.cit*., p. 285.

culaires consistent en des régressions en âge et des hallucinations [49]. Cette série de produits vendus à l'impétrant dès son arrivée dans la secte a d'importantes conséquences : grâce à eux, le Préclair, lorsqu'il arrive à sa première séance d'audition, est non seulement abreuvé du délire hubbardien, mais il a par surcroît déjà subi un long travail d'érosion de ce que Freud nommait le « contre-investissement de la résistance » [50], dont la fonction dans l'économie psychique est de colmater les infiltrations du discours subjectif par les rejetons de l'Inconscient : rien, ou presque, ne s'oppose plus dès lors à la levée partielle du refoulement – l'adepte est ainsi comme autorisé à laisser affluer ses fantasmes infantiles, auxquels l'auditeur, depuis sa position d'idéal du moi, conférera un indélébile indice de vérité. Nous connaissons ces désirs infantiles qui ne demandent qu'à s'actualiser par toutes les ruses : Freud les a jadis répertoriés dans « L'inquiétante étrangeté » [51]. Ils tiennent pour l'essentiel en la double croyance en la « toute-puissance des pensées » et en sa propre immortalité, l'une et l'autre reposant sur le rejet de la castration et « le fantasme de vivre dans le sein maternel » [52]. Ne voyons-nous pas synthétisée dans l'intuition freudienne l'exacte séquence de promesses développées et revendiquées dans sa doctrine par Ron Hubbard ? Que promet en effet la Scientologie à ses adeptes, sinon la maîtrise de l'entité MEST [53] par la puissance de son *mental*, l'accès à l'immortalité et l'assurance d'atteindre une complétude qui dément la castration : l'assurance, en somme, de trouver dans la secte un giron prévenant tous les désirs – c'est-à-dire le giron d'une mère ne manquant de rien ? Qu'y a-t-il d'étonnant, dès lors, à ce qu'il y ait, ne serait-ce que pendant un court laps de temps, pour tout sujet qui s'engage dans l'Église de Scientologie, l'illusion, que clame cet adepte comblé par son passage du grade *OT 3*, d'« un rêve – un très vieux rêve – qui serait devenu réalité » ? N'est-ce pas précisément ici qu'opère la séduction circéenne de cette secte – son charme envoûtant qui pousse les adeptes à aller toujours plus loin : non pas quand une autorité (en place d'Idéal du moi) menace de sanctions, mais lorsque, en une logique surmoïque, elle engage l'adepte à jouir (toujours plus) de ce qui est habituellement frappé d'interdit ?

Nous pouvons maintenant voir, en guise de conclusion à ce travail, en quoi le discours scientologue nous présente l'envers du discours analytique. Et nous

---

49. Ariès nous rapporte ce témoignage d'un ex-adepte : « Je voyais une porte ouverte dans le mur. […] Je voyais un personnage dans le mur qui voulait que je le suive. […] Je me voyais arriver au mur avant de démarrer. Je me sentais dans la pièce en dehors de mon corps ». Cf. Ariès, P., *La Scientologie : laboratoire du futur ?, op.cit*.

50. Freud, S., « Névrose, psychose et perversion », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2005, p. 284.

51. Freud, S., « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté, et autres essais*, Paris, Gallimard, 2005.

52. *Ibid*., p. 256-257.

53. Matière, Énergie, Espace et Temps ; cette entité inclut aussi bien l'ensemble du monde matériel, que le corps propre et les autres individus (corps et esprit).

allons directement entamer notre propos par ce qui reste le cœur de l'opération analytique : la question du transfert.

LES MODALITÉS D'UNE CLINIQUE SOUS TRANSFERT

Le transfert est certainement ce qui marque le mieux le fossé qui sépare la dianétique de la psychanalyse. Rappelons qu'il s'agit de la répétition étrange de motifs passés sur la scène du présent, de l'ici et maintenant, dans la cure psychanalytique. Sa prise en compte par Freud, d'abord de manière fataliste (« le transfert, notre croix », écrit-il à Pfister le 5 juin 1910), comme un nouvel écueil au travail thérapeutique, puis comme l'objet même de l'analyse, à la fois son moteur et son frein, confère à la cure psychanalytique sa structure asymétrique. Lacan insista sur cette asymétrie en récusant la notion d'intersubjectivité : la psychanalyse agence une rencontre avec une altérité radicale – celle de l'analyste, renvoyant lui-même à son propre au-delà, à l'altérité de l'inconscient, du langage – dans un rapport d'irréciprocité. L'expérience historique de Ferenczi d'une analyse mutuelle des deux participants indexa l'impasse d'un rapport réciproque dans la cure analytique où le transfert peut se compromettre alors en un simple échange d'affects privant l'analyste de son efficacité symbolique.

Certes, l'analyste est un sujet mais il est surtout pour l'analysant une incarnation de l'Autre. L'analyste, dont le retrait donne prise aux effets de répétition du transfert, est lui-même pris dans le *qui pro quo* transférentiel. Cette répétition n'est pas exactement répétition du Même, mais est déplacée métonymiquement sur la personne de l'analyste. On comprend alors que la psychanalyse est non seulement asymétrique mais aussi ternaire dans la mesure où y intervient du tiers : on parle *de* l'absent (ou de l'ailleurs) autant qu'on est parlé par lui. C'est attester que toute rencontre qui mobilise des enjeux transférentiels implique trois pôles : le sujet, l'autre et l'Autre (l'analysant, l'analyste et l'Absent [54]). L'objet de l'analyse, c'est précisément cet étranger en la demeure dont la notion freudienne d'*Unheimlichkeit* rend compte de l'ambiguïté et de la dialectique : « non-familièreté » pourrions-nous traduire.

La symétrie propre à l'audition dianétique contraste nettement avec la cure psychanalytique. La thérapie de Hubbard se conçoit comme une rencontre entre deux personnes plus ou moins avancées dans l'abréaction de leurs expériences douloureuses. Durant la progression sur le Pont, scandée par les trois modalités d'auditions que nous avons analysées dans ce travail, les occasions de rencontre avec l'altérité s'effacent jusqu'à atteindre imaginairement un rapport autosymétrique de soi à soi. Ce qui résulte de cette rapide disparition d'un interlocuteur dans ce qui se présente pourtant comme une thérapie conversationnelle, c'est

54. Cf. Fédida, P., *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978.

l'impossibilité pour le sujet d'une rencontre avec l'écart équivoque entre l'autre (le pair, le « prochain », le « jumeau », pour le dire avec Hubbard), et l'Autre (« en toi quelque chose [de] plus que toi »[55], disait Lacan). Autrement dit, impossibilité que ne s'initie un transfert.

Les psychanalystes lacaniens s'appuient sur cette asymétrie ternaire pour tirer de la cure ses effets. L'analyste, nous dit Lacan, s'adjoint l'aide de celui qu'au jeu de bridge on nomme le mort[56] – à savoir ce partenaire silencieux dont on ne sait pas les cartes – afin de donner consistance au discours de l'inconscient. Dans la dialectique du Moi et du sujet de l'inconscient, Hubbard place l'audition en stricte opposition à la psychanalyse puisqu'il s'agirait de soutenir le mental analytique afin de se libérer de tout déterminisme par le mental réactif et les affects engrammés dans le matériel mnésique[57]. Ainsi, l'auditeur d'abord, puis la technique seule, donnent illusoirement consistance au Moi en soutenant sa « fonction de me-connaissance », pour reprendre l'expression de Lacan. Mais on sait qu'en dernière analyse la pratique de l'audition se ramènera rapidement, pour l'essentiel, à des statistiques hebdomadaires de productivité et à un impératif surmoïque de performance et de jouissance.

Mettre le transfert au cœur du dispositif thérapeutique, c'est au fond reconnaître qu'une analyse est une rencontre foncièrement singulière entre deux sujets, chacun porteur de son *caractère* (au sens de l'*ethos*). « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », cette formule qui témoigne de l'eccéité de l'amitié de Montaigne et La Boétie, pourrait ainsi valoir pour chaque analyse[58]. Si la cure est à chaque fois originale et inédite, on comprend la méfiance de Lacan à l'égard de la notion de « cure-type ». L'analyste, dit-il, se laisse enseigner par l'analysant et les indices du transfert le rappelle chaque fois à son rôle, à savoir « un non-agir positif en vue de l'orthodramatisation de la subjectivité du patient »[59]. Qu'on ne s'y trompe pas, il n'est nullement question d'une visée orthopédique ou d'adaptation comme pour l'Ego-psychology. La juste dramatisation dont parle Lacan est à entendre au regard de l'éthique du sujet qui implique dès lors une praxéologie analytique transférentiellement déterminée. Cette attitude de l'analyste à l'égard du transfert suppose une éthique, c'est-à-dire « la mise en question de [sa] spontanéité par la présence d'Autrui »[60]. En effet, l'efficacité symbolique de la cure ne vient pas seulement de la position que

55. Lacan, J., *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 241.

56. Cf. Lacan, J. (1958), « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

57. Ce choix en faveur du Moi, voire d'une supposée partie saine du Moi dont il s'agit de se faire l'allié, n'est pas sans rappeler celui de l'Ego-psychology.

58. La Dianétique propose en revanche un dispositif sans visage, une technique impersonnelle, acéphale à l'image du mouvement scientologue dans son entier.

59. Lacan, J. (1952), « Intervention sur le transfert », in *Écrits I*, Paris, Seuil, 1966, p. 223.

60. Lévinas, E., *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité*, La Haye, Nijhoff, 1961, p. 13.

l'analyste occupe dans le rapport asymétrique, pas plus que de l'équivoque transférentielle, mais de sa propre éthique, de ce que Lacan appelait le « désir de l'analyste ». Ainsi, le rapport que l'analyste entretient lui-même à l'altérité, et en particulier à l'altérité du langage, est gros des effets de subjectivation contingents à l'analyse. La distinction que fait Lacan entre une « parole pleine » – c'est-à-dire vraie, authentique et dont l'auteur assume la responsabilité – et une « parole vide » se déduit de cette éthique du psychanalyste en tant que « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». Cet aphorisme de Lacan, souvent mal compris, signifie que l'analyste s'assume comme auteur de ses dires et actes sans se dérober derrière quelque autorité tierce (« Freud dit que…», « la science dit que…») ; pour autant, être auteur de ses dires n'exclut pas la référence au tiers. À suivre cette vision de la psychanalyse, celle du « retour à Freud », le projet artistique de Kafka, « rendre possible une parole vraie d'être à être », nous donne peut-être la mesure de ce qui distingue le plus fondamentalement psychanalyse et Scientologie. N'entendons-nous pas en effet, chez Kafka, à la fois le but avoué de la cure psychanalytique, et ce que vise à contourner l'ensemble des protocoles standardisés et contraignants de la Scientologie ?

Thierry LAMOTE
Psychologue clinicien, Docteur en Psychanalyse et psychopathologie (Université Paris 7), Chargé de cours à l'Université de Toulouse Le Mirail, Chercheur associé à l'« Équipe de recherches cliniques »
(Université de Toulouse Le Mirail) et à l'équipe « Interaction de la psychanalyse » (Université Paris 7 Denis Diderot).
ITEP Idékia
108, rue Maubec
64100 Bayonne
thierry_lamote@yahoo.fr

Arthur MARY
Psychologue clinicien, doctorant à l'Université de Nice Sophia-Antipolis, « Centre Interdisciplinaire Récits, Culture, Psychanalyse, Langues et Sociétés (CIRCPLES) » (E.A. 3159)
1, barrière de Bayonne
31300 Toulouse
a.mary@gmx.com

BIBLIOGRAPHIE

Abgrall, J.-M. (1996), *La mécanique des sectes*, Paris, Payot, 2000.
Ariès, P., *La Scientologie : laboratoire du futur*, Lyon, Golias, 1998.
Fédida, P., *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978.
Freud, S., *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1975.
Freud, S., *L'inquiétante étrangeté, et autres essais*, Paris, Gallimard, 2005.
Freud, S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2005,
Frugger, J., *Faux et usages de faux : Enron, le krach de la confiance*, Paris, Éditions Arnaud Franel, 2002.
Geblesco, E., *Un amour de transfert : Journal de mon contrôle avec Lacan (1974-1981)*, Paris, Epel, 2008.
Hubbard, L.R., *La Dianétique : La puissance de la pensée sur le corps*, Copenhague, New Era Publications International ApS, 2003.
Lacan, J., *Les Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
Lacan, J., *Le séminaire, Livre VIII, Le transfert*, Paris, Seuil, 2001.
Lacan, J., *Le séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.
Lamote, T., *L.Ron Hubbard : Portrait de l'Artiste en paranoïaque*, thèse de Doctorat Nouveau Régime, Psychanalyse et psychopathologie, 2009, Université Paris 7-Denis Diderot, 521p.
Lévinas, E., *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité*, La Haye, Nijhoff, 1961.
Palisson, A., *Grande enquête sur la Scientologie*, Lausanne, Favre, 2003.
Quignard, P., *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.
Vasquez, M., *Et Satan créa la Secte, Mémoires d'une rescapée*, Toulouse, Messages, 2004.

Thierry Lamote et Arthur Mary – *Hypnose et fascination collective : métapsychologie des processus d'adhésion à la scientologie – L'envers du discours psychanalytique.*

Résumé : Un rapprochement quelque peu abusif tend à assimiler l'audition, psychothérapie de la Scientologie inspirée de la méthode cathartique de J.Breuer, à une variante de la cure psychanalytique. Nous montrerons comment les processus psychiques en jeu dans la Scientologie s'organisent suivant une « discursivité » à situer à l'envers du discours analytique. Malgré la technique hypnotique sur laquelle elle s'appuie, les modalités spécifiques de l'« audition » empêchent que s'initie un transfert entre l'audité et l'auditeur. Ce dispositif thérapeutique d'évacuation du transfert mis au cœur de la Scientologie induit des effets d'adhésion à la théorie et au groupe sans pour autant qu'une figure de meneur soit nécessaire. La secte fondée par L. Ron Hubbard propose ainsi un régime métapsychologique original dans lequel la fascination collective pour un tenant lieu de l'Idéal du moi se renverse en une intériorisation surmoïque (et impersonnelle) des exigences de la Scientologie. Nous montrerons comment le traitement du transfert et l'éthique qui le sous-tend distinguent le mieux la cure freudienne de la cure hubbardienne.

Mots-clés : Scientologie – Idéal du Moi – Hypnose – Fascination amoureuse – Transfert.

Thierry Lamote and Arthur Mary – *Hypnosis and Collective Fascination – the Metapsychology of Adhesion Processes to the Church of Scientology. The Reverse Side of Psychoanalytical Discourse.*

Summary : Wrongful links have been established between the practice of auditing, a form of psychotherapy used by the Church of Scientology inspired by the cathartic methods of J.Breuer, and psychoanalysis. This article will show how the psychological processes at play in Scientology are organised around a 'discursivity' which is quite the opposite to the discourse of analysis. Despite the hypnosis in which auditing is rooted, this form of therapy prevents any transference between the preclear and the auditer being established. For this form of therapy evacuates transference entirely, a factor which lies at the heart of Scientology's aim to get adepts to adhere to a theory and the group, without any need for a leading figure. The sect founded by L. Ron Hubbard thus creates a unique metapsychological regime in which collective fascination for an instance representing the Ego Ideal becomes an impersonal and super-egoistic interiorisation of the demands of Scientology. This article explores how the management of transference and the ethics which underlie it make all the difference between Freud's cure and Hubbard's.

Key-words : Scientology – Ego Ideal – Hypnosis – Love Fascination– Transference.